



© FRÉDÉRIC DESMESURE

## SCÈNE

# A l'abordage

Le collectif OS'O est une des promesses du théâtre de demain. Avec *Pavillon noir*, ils nous plongent dans les eaux troubles du cyberworld avec une dimension politique assumée. PAR ALICE ARCHIMBAUD

**S**i les pirates du collectif OS'O naviguent au sec et n'écopent plus les cales, ils sentent bien la poudre et le branle-bas de combat, et leur Jolly Roger se hisse à coups de hacking et de messages cryptés. Déjà repérée en 2015 lors du festival Impatience avec *Timon / Titus*, réflexion shakespearienne sur le motif de la dette, la troupe de jeunes acteurs s'associe ici à un collectif de jeunes auteurs, Traverse, pour s'emparer des figures modernes du pirate, inspirées d'Aaron Swartz, d'Edward Snowden et de Chelsea Manning. Belle entreprise que celle de mettre en scène de si brûlants et actuels sujets : la surveillance numérique généralisée, l'émergence du réseau comme lieu de la marginalité, de la contestation et de l'émancipation. Ambitieux projet que celui de faire exister sur les planches un espace aussi contemporain et a priori aussi peu dramatique que le web.

Pour ce faire, *Pavillon noir* tisse sa réflexion dans une trame fictionnelle chorale. Il en sort une fresque enlevée, parfois un peu bancal mais qui ne manque pas de panache et d'inventivité. Deux heures où s'enchaînent à bâtons rompus quinze tableaux et saynètes circulant par sauts de puces entre les différents fils narratifs : aux quatre coins du monde, un collectif de hackers tente de venir en aide à une jeune kazakhe poursuivie pour le piratage d'une base de données universitaires, des zadistes rennais se font prendre dans les tenailles de l'état d'urgence, un couple de syriens cherche à numériser Palmyre avant de tomber dans les mâchoires atroces des prisons baasistes. Au passage, on croisera aussi de véritables pirates tout droit sortis du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le défi était ici de faire exister la toile en

s'interdisant tout recours aux outils numériques : du cousu main, reposant uniquement sur l'incarnation corporelle et verbale. Au moyen d'ingénieuses trouvailles dramatiques, la scène circule aisément du réel au virtuel, le temps d'une chasse aux métadonnées grandeur nature ou d'un hacking de portefeuille bourré de cryptodevises sur un site de rencontres. Car *Pavillon noir* va chercher ce qu'il y a de dramatique dans le web. L'écriture jubile tout particulièrement dans les petits intermèdes comiques qui saisissent à la perfection le kitch de l'esthétique YouTube : d'hallucinants tutos d'adolescents qui, outre leur efficacité comique, portent une bonne part de la dimension pédagogique du spectacle, éclairant le concept de *dark web*, le fonctionnement du *bitcoin* ou la notion de métadonnée.

Politique, la pièce l'est par la façon dont elle donne à voir la mise en débat de l'action au sein des collectifs, ou les dissensions internes au militantisme. Elle s'attaque par moments à la véritable complexité de son sujet, notamment lors de la scène du procès du créateur du site Silk Road, vaste supermarché de la drogue en ligne. Utopiste cherchant à libéraliser les paradis artificiels ou banal « criminel aux mains propres » ? Rare figure ambiguë de l'intrigue, il est le moyen d'interroger cette zone grise entre rêve libertaire et individualisme libertarien, qui constitue toute l'ambiguïté des utopies numériques.

Sur la durée, la pièce tend à souffrir de sa dimension manifeste, dessinant de manière un peu manichéenne la frontière entre bons *hacktivistes* et État gendarme. Mais elle ne perd jamais le mérite de porter sur scène, et avec verve, des questionnements qui y sont rares, et de révéler des artistes prometteurs.

**PAVILLON NOIR.**  
Par les collectifs OS'O/Traverse.  
Le 6 mars au Théâtre Jean-Lurçat à Aubusson, le 8 mars aux Treize Arches de Brive, le 13 mars à l'Espace 1789 de Saint-Ouen, le 15 mars au Canal-Théâtre du pays de Redon, du 20 au 22 mars au TU de Nantes, les 27 et 28 mars à Bonlieu, scène nationale - Annecy.